

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 28 (1920)

Heft: 9

Artikel: Attentat en rade de Sébastopol et intervention du navire-hôpital "La Navarre"

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549067>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Enfin, dans le Trentin, elle a organisé plusieurs asiles, elle a créé une maternité et compte installer un hôpital d'enfants.

Le sénateur Ciraolo a ajouté en ter-

minant que la Croix-Rouge italienne se proposait d'organiser sur des bases très larges la lutte contre les maladies de l'enfance dans toute l'Italie.

Nombre des membres de la Croix-Rouge par rapport à la population de quelques pays

Le tableau suivant indique le nombre des membres de la Croix-Rouge de quelques pays en 1919:

	Membres de la Croix-Rouge	en % de la population		Membres de la Croix-Rouge	en % de la population
République Argentine .	4,000	0,056	France	250,000	0,63
Brésil	6,600	0,03	Hollande	18,000	0,30
Chine	26,000	0,008	Italie	288,000	0,9
Danemark	25,000	0,8	Japon en 1900	600,000	
Espagne	64,000	0,32	en 1919	1,880,000	3,61
Etats-Unis d'Amérique			Pologne	30,000	0,24
en 1906	8,000		Portugal	5,500	0,1
en 1916	250,000		Roumanie	14,000	0,8
aujourd'hui	31,000,000	20,0	Serbie	2,800	0,11
			Suède	65,000	1,1
			Suisse	42,487	1,13

Attentat en rade de Sébastopol et intervention du navire-hôpital « La Navarre »

Le Caducée (n° 9, mai 1920) publie des souvenirs du navire-hôpital *La Navarre* dont le personnel a opéré un sauvetage difficile à la suite d'un attentat des bolchévistes sur des réfugiés sans défense, à Sébastopol le 11 avril 1919.

C'est une page intéressante de la situation actuelle dans la Russie de Soviets que nous reproduisons ici pour nos lecteurs:

Au début d'avril 1919, Sébastopol était serré de près par les troupes et les bandes bolchéviques. La liberté d'évacuation et l'ordre étaient maintenus en ville par les forces alliées de terre et de mer. Les Russes officiels demandaient qu'on les protégeât contre les vexations ou le pillage, mais

sans aucun désir de soutenir leurs protecteurs. La majeure partie de la population, soit par fatalisme slave, soit par habitude invétérée d'une domination, soit par corruption de l'or, soit par effroi des menaces des ouvriers de l'arsenal, embri-gadés déjà par les émissaires des Soviets, soit parce qu'elle se sentait surveillée par les meneurs révolutionnaires, soit qu'elle ne crut pas pouvoir être plus malheureuse, s'abandonnait au cours des événements avec une passivité morne, résignée ou peureuse. Seuls les gens dont la soumission eut paru suspecte: officiers, fonctionnaires, politiciens, ou ceux qui ne voulaient pas exposer leurs familles aux maux qu'ils prévoyaient, cherchaient à

quitter la place. Leur nombre était considérablement grossi d'abord par les réfugiés de la Crimée, chassés des villas ou des domaines de la côte de Yalta-Livadia, autrefois la Riviera russe, puis par les évadés du reste des provinces, qui avaient réussi à gagner pour l'hiver les pays ensoleillés du Sud, enfin par les étrangers ruinés n'ayant plus qu'à rentrer chez eux avec des papiers sans valeur, représentant parfois le travail d'une vie entière.

Les Russes, qui devaient être transportés, sur leur demande, à Novorossick, aux pieds du Caucase, région défendue par Denikine, représentaient toutes les classes et toutes les opinions, depuis le sénateur Tagantzeff du parti cadet, jusqu'au député socialiste de Pétrograd de la dernière Assemblée élue mais dissoute avant d'avoir siégé; depuis l'ancien chambellan de la Cour ou l'officier de la Garde, jusqu'au gendarme ou au simple cosaque.

Les navires marchands disponibles sur rade ne pouvaient évacuer tout ce monde qu'en plusieurs voyages à cause de la masse des femmes et des enfants.

En attendant le départ, les familles en instance d'embarquement étaient menacées chaque jour, dans les rues, de massacre ou de rançonnement par les futurs maîtres de la ville. Le Soviet occulte déjà constitué aurait voulu s'opposer à un exode qui supprimait à la fois les gages et la « reprise individuelle ». Il savait qu'on obtient plus facilement l'obéissance par les otages et les rançons, aussi annonçait-il qu'il saurait arrêter la fuite des personnes et des roubles par tous les moyens.

L'Amirauté russe, déjà prête depuis l'envahissement de la Crimée à passer la main aux nouveaux chefs, n'osa pas refuser un gîte précaire dans l'arsenal, sous forme de quelques navires de guerre inutilisables. Ils facilitaient du moins le chargement à bord des bâtiments transpor-

teurs à l'abri des atteintes directes des révolutionnaires.

Parmi les anciennes unités de la flotte militaire, devenues ainsi auberges de fortune, se trouvait le croiseur *Rion* qui reçut environ 600 personnes, hommes, femmes et enfants.

Le *Rion*, comme les autres vaisseaux de guerre de Sébastopol, avait d'abord été pillé par les équipages et ouvriers russes en révolte, puis par les Allemands pendant leur occupation, puis de nouveau par les matelots et ouvriers de l'arsenal après le départ des Allemands. Toutes les pièces transportables avaient été enlevées: meubles, robinets, serrures, portes, sabords, tuyautages, cuivres, bronzes, instruments, appareils, machines, boiseries. Il ne restait que la coque, les cloisons, les échelles et une énorme accumulation de débris provenant de l'absence complète d'entretien et de propreté, personne n'acceptant plus ni travail ni nettoyage. Les familles n'avaient donc comme installation que leurs propres bagages au milieu des déchets de toutes sortes. Elles couchaient et vivaient, se nourrissant de conserves, près de leurs caisses, n'ayant à leur disposition ni eau, ni cuisine, ni chauffage, ni éclairage.

Le vendredi soir 11 avril 1919, alors que les églises russes s'emplissaient déjà de la fraîche verdure des rameaux, vers 20 heures, l'obscurité de la nuit étant complète, on entendit de brusques détonations et un bruit de ferraille formidable. Le *Rion*, secoué jusque dans ses fonds, projetait en éclats une partie de ses tôles au milieu d'une fumée intense, des cris déchirants, des appels, des plaintes, des lamentations de douleur, de terreur et d'affolement! Une foule grouillante s'interpellait à la lueur de quelques bougies et cherchait à s'échapper en tombant dans les décombres, dans les trous du navire ou à

la mer. Les femmes et les enfants hurlaient au secours. Les hommes criaient qu'une ou plusieurs bombes à mouvement d'horlogerie, cachées dans une cabine vers l'arrière du bâtiment, sous les anciens appartements du commandant, venaient d'éclater. Ils craignaient d'en trouver d'autres et ils les cherchaient.

Aussitôt informée, la base navale française, sur l'ordre du vice-amiral Amet, commandant en chef des forces alliées, fit appel au navire-hôpital *La Navarre*, mouillé à une faible distance, pour soigner et recueillir les victimes, car il ne fallait pas compter sur l'hôpital maritime russe déjà aux mains des infirmiers soviétiques qui refusaient les clefs des armoires aux médecins. Le personnel des infirmiers de *La Navarre*, en entier, aurait voulu courir sur le *Rion*, comme à un sauvetage, mais le médecin-chef qui connaissait le navire, l'ayant visité la veille, prévoyait qu'il serait très difficile de travailler sur les lieux faute d'éclairage, de place et d'objets appropriés, en exposant par surcroît les blessés à de nouvelles explosions. Il envoya seulement les médecins et les équipes disponibles auxquelles se joignirent spontanément deux aumôniers, avec l'ordre de ramener le plus tôt possible toutes les personnes atteintes ainsi que leurs familles sur *La Navarre* où elles seraient reçues et traitées suivant leurs besoins spéciaux, mais de ne procéder sur place qu'à l'emballage et aux secours d'urgence nécessités par le transport sur brancards.

Une heure après, un grand chaland accostait dont le pont était couvert de malheureux gémissant au milieu de leurs parents.

Les femmes et les enfants furent d'abord placés dans les meilleurs locaux réservés à leur usage où les dames infirmières de *La Navarre* s'empressèrent auprès d'eux.

Les hommes, répartis dans les services chirurgicaux d'après la gravité de leur état, étaient amenés suivant le cas aux salles d'opération, de radioscopie ou de pansement après un examen sommaire.

La nuit et les deux jours suivants furent occupés par les interventions urgentes et les appareillages. Il y eut aussi un accouchement de primipare qui s'effectua dans d'excellentes conditions.

La Navarre conserva toutes les victimes et leurs familles à bord pendant huit jours. Quand elle les débarqua à Novorassik, toutes celles qui avaient échappé à la mort dans les trois premiers jours paraissaient devoir guérir de leurs blessures.

Sur 17 morts, 9 décédèrent sur le coup ou dans les premières heures par fractures du crâne ou plaies pénétrantes de poitrine, 4 succombèrent le premier jour atteints de fractures multiples et ouvertes de la tête et du thorax, 3 le deuxième jour et un le troisième jour des suites de déchirure pulmonaire, plaies du crâne et de poitrine.

C'étaient les morceaux de tôle, de bois ou de ferraille, appartenant aux cloisons du navire ainsi que les caisses de bagages, les armes, les débris des boîtes de conserve qui, projetés par l'explosion, avaient formé projectiles pénétrants autant que les éclats de bombe et de verre.

Les 70 blessés qui survécurent comprenaient 18 blessés légers pouvant marcher et 52 blessés sérieux se décomposant en 24 hommes, 13 femmes et 15 enfants. L'âge des enfants atteints variait de 4 à 12 ans.

La plupart des plaies siégeaient à la tête, au cou, au thorax, aux membres supérieurs, indiquant la direction verticale des masses vulnérantes.

Beaucoup de contusions de la poitrine avec fractures de côtes simples ou multiples.

Certaines plaies étaient accompagnées de brûlures et d'un piqueté caractéristique dus à la déflagration des gaz et à la poudre de l'engin. On enleva de très nombreux éclats de verre mince fichés dans la peau ou entrés dans les tissus de la partie supérieure du corps. On en retira une quarantaine sur la tête et la figure d'un petit enfant de quatre ans.

Les brûlures atteignirent principalement les cheveux. La chevelure d'une fillette de six ans était complètement roussie.

La commotion nerveuse, très intense chez les femmes, provoquait au moment où elles auraient dû être tranquilles à bord une excitation loquace si persistante qu'il fallut parfois la calmer par la morphine, le bromure et le chloral.

Les contusionnés du thorax, avec ou sans fracture ouverte de côtes, arrivèrent dans un tel état de choc que les injections stimulantes et un repos prolongé furent nécessaires pour leur permettre de supporter l'examen même léger et firent reculer l'intervention.

La rupture probable du poumon fut observée trois fois au moins, chez des hommes, entre autres chez un député socialiste de la dernière Douma. Il fut amené en proie à une dyspnée intense, pâle, anxieux, couvert d'une sueur froide, avec un hémithorax et rejetant des crachats hémoptoïques que rien n'arrêta. Il mourut en pleine connaissance dans les bras de sa femme.

L'hémithorax a été fréquent, mais nous n'avons pas observé de pneumonie traumatique. La fracture du sternum et les fractures de côtes des blessés qui guérirent n'étaient pas ouvertes.

Les petites hémoptysies et l'emphysème sous-cutané de la poitrine furent notés plusieurs fois. Pas de traumatopnée mais l'emphysème de la base du cou, indice d'emphysème interlobaire, apparut chez

un inconnu qui resta incapable de donner son nom jusqu'à sa mort.

L'immobilisation absolue, la morphine, l'ergotine, le bandage de corps serré au diachylon ou à la gaze donnèrent, comme traitement des blessures de poitrine, de bons résultats. Deux amputations seulement furent effectuées, dont une du bras chez une femme dont l'avant-bras était complètement écrasé.

La radiographie rendit d'insignes services en simplifiant les examens de fractures multiples qui eussent été si douloureux sans elle, ainsi que l'application des appareils ou des pansements et la recherche des corps étrangers.

Les déchirures profondes des tissus, les sections dues aux débris coupants, les plaies de la face pansées immédiatement au liquide de Carrel et à la poudre de Vincent guérirent sans suppuration. Il y eut très peu d'infections, sans doute à cause de la promptitude des soins.

La quantité et la variété des corps vulnérants qu'on retira grâce à la radioscopie, a été telle qu'il est impossible de savoir si quelques-uns appartenaient sûrement aux engins bolchéviques. Les autorités officielles russes ne vinrent pas voir les victimes, mais le vice-amiral Amet consacra toute une matinée sur *La Navarre* à s'intéresser à leur sort et offrit en se retirant, au médecin-chef, de mettre personnellement à sa disposition les secours pécuniaires nécessaires.

Deux jours après l'attentat, *La Navarre* complétait ses salles en embarquant 77 blessés militaires français et 450 blessés, malades ou convalescents russes, dont 150 femmes et 50 enfants choisis parmi les réfugiés du *Rion* qui furent débarqués à Novorossick avec la récente accouchée.

Si l'on pense qu'en dehors des appareils à fracture, des objets opératoires, des pansements, linges et matériels de divers

usages, on pourvut à l'habillement d'un grand nombre de réfugiés qui avaient tout perdu, soit en vêtements d'hôpital, soit en vêtements de ville, on comprend combien les navires-hôpitaux de la marine rendirent de services de tous genres. Grâce à leurs approvisionnements variés, copieux, et à leurs ressources éventuelles, ils purent non seulement venir en aide aux ambulances de l'armée et de la marine à terre, remplir leur rôle militaire vis-à-vis de nos troupes blessées ou malades, secourir tous nos nationaux et leurs familles rapatriées dans la détresse, mais encore donner une haute idée de la générosité française à toutes les infortunes des diverses nations qu'ils furent appelés à soulager.

Par contre, ayant eu à intervenir dans un magnifique hôpital de Sébastopol, en

proie au régime des Soviets, il a fallu constater que les égards, les traitements, la propreté et jusqu'à la pitié, qu'on ne refuse généralement à aucune classe de malades, surtout aux femmes et aux enfants, disparaissaient et rétrogradaient rapidement au point de faire croire à un retour aux siècles primitifs appelés justement barbares. La même incurie s'étendait aux familles de réfugiés, spoliées, des diverses nations. Nous avons soigné à cette époque, sur *La Navarre*, jusqu'à 14 nationalités différentes réunies dans le même dénuement, qui pouvaient comparer la fraternité des peuples. En face de ces crises de régression sociale, jamais le secours matériel et moral de la France ne fut plus indiscutable et plus largement bienfaisant.

L'agonie des prisonniers de guerre en Sibérie

Nous lisons dans le numéro de mai du *Bulletin de la Ligue des Croix-Rouges*:

A la suite de la résolution votée à l'unanimité par son Conseil général, la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge, créée pour atténuer les souffrances du monde, quelqu'en soit la cause, considère comme de son devoir d'attirer, dans son *Bulletin*, l'attention de tous sur la détresse poignante des 200,000 prisonniers de guerre qui sont encore en Sibérie, d'autant plus que leur rapatriement est intimement lié à la question de la lutte contre les épidémies, à laquelle elle s'intéresse d'une manière toute spéciale.

Avant tout, il s'agit d'éviter, coûte que coûte, au plus grand nombre possible de ces malheureux l'indicible torture d'un nouvel hiver de captivité.

En leur faveur, le Comité international de la Croix-Rouge a lancé deux appels; il a étudié à fond la question de leur rapatriement; il a obtenu déjà des résultats. Les sociétés scandinaves de la Croix-Rouge ont entrepris une généreuse action

de secours. La Croix-Rouge américaine vient d'élaborer tout un programme de rapatriement, elle s'apprête à consacrer à cette œuvre des fonds importants. La Société des nations elle-même s'intéresse à la question; elle a nommé, pour être son commissaire spécial à ce sujet, M. Frithiof Nansen, l'explorateur norvégien universellement connu, qui est très au courant des conditions de la Sibérie.

Cela est bien; mais le temps presse. Il faut faire vite. L'heure est venue de soulever en faveur des prisonniers en Sibérie, la grande vague de fond de l'opinion publique de tous les pays. Si une telle situation devait se prolonger, elle resterait la honte de nos générations.

Et il n'y a plus d'excuse pour qu'elle dure!

En effet, dans son deuxième appel aux présidents et membres des comités centraux de la Croix-Rouge, en date du 8 avril 1920, le Comité international constate « qu'actuellement aucun obstacle formel ne s'oppose plus au rapatriement général,